



Création : Fabrication Maison / TFOKA • Crédits non contractuels.



CONTACTS

RELATIONS PRESSE

André-Paul Ricci / Tony Arnoux / Rachel Bouillon

6, place de la Madeleine

75008 Paris

Tél. : 01 49 53 04 20

apricci@wanadoo.fr / 06 12 44 30 62

tony.arnoux@wanadoo.fr / 06 80 10 41 03

rachel.bouillon@orange.fr / 06 74 14 11 84

PROGRAMMATION

Martin Bidou / Christelle Oscar

Tél. : 01 55 31 27 63 / 24

Fax : 01 55 31 27 26

martin.bidou@hautetcourt.com

christelle.oscar@hautetcourt.com

PARTENARIATS MÉDIA ET HORS MÉDIA

Marion Tharaud / Carolyn Occelli

Tél. : 01 55 31 27 32 / 44

marion.tharaud@hautetcourt.com

carolyn.occelli@hautetcourt.com

DISTRIBUTION

Haut et Court

Laurence Petit

Tél. : 01 55 31 27 27



Versus production, Iris Productions, Dharamsala et Prime Time
présentent

ILLÉGAL

Un film de **Olivier Masset-Depasse**

SORTIE NATIONALE LE 13 OCTOBRE

Belgique - Luxembourg - France / Couleur / 1 h 35 / 35 mm / 1.85 / Dolby SRD / 2010

Dossier de presse et photos téléchargeables sur
www.hautetcourt.com



SYNOPSIS

Tania et Ivan, son fils de 14 ans, sont russes et vivent clandestinement en Belgique depuis huit ans. Sans cesse sur le qui-vive, Tania redoute les contrôles de police jusqu'au jour où elle est arrêtée. La mère et le fils sont séparés. Tania est placée dans un centre de rétention. Elle fera tout pour retrouver son fils mais n'échappera pas pour autant aux menaces d'expulsion.



ENTRETIEN AVEC OLIVIER MASSET-DEPASSE

PROPOS RECUEILLIS PAR MATTIEU RECARTE

Tania, le personnage principal est une Russe sans-papiers, une « illégale » comme disent les autorités. Pourquoi ce titre au masculin, alors ?

Parce que c'est le Système que je considère « illégal », pas Tania. Ce sont ces centres de rétention administrative qui sont illégaux dans nos pays, censés respecter les Droits de l'Homme. La grande majorité des sans-papiers détenus dans ces centres ont dû fuir la misère, la dictature, la guerre, etc. Et lorsqu'ils arrivent chez nous, après un voyage souvent éprouvant et dangereux, on les accueille en les mettant en prison. On les traite comme des criminels.

D'ailleurs, la Belgique a déjà été condamnée quatre fois par la Cour Européenne des Droits de l'Homme pour traitements dégradants et inhumains. C'est dire si l'accueil de mon pays est à la hauteur de ses idéaux.

Le film se déroule en grande partie dans un centre de rétention administrative.

Beaucoup de films ont montré ce que ces gens pouvaient endurer pour arriver ou pour rester chez nous. J'ai voulu montrer ce que NOUS leur faisons endurer pour qu'ils rentrent chez eux.

Un jour, j'ai découvert que j'habitais à quinze kilomètres d'un de ces centres et j'ai voulu en savoir plus. J'ai mené une enquête avec l'aide d'un journaliste du journal *Le Soir*, Hugues Dorzée, et d'un conseiller juridique de la Ligue des Droits de l'Homme belge, Pierre-Arnaud Perrouty. On a souvent été sur le terrain, à la rencontre de sans-papiers mais aussi de gardiens et de policiers. On a réussi à entrer dans un centre. C'était important pour mon objectivité.

Le centre qu'on voit dans le film est un décor. Il était hors de question de tourner dans un vrai centre, c'est encore plus compliqué que dans une prison. Nous avons débusqué ce bâtiment après quatre mois de recherches.

Le centre 111bis du film est à la fois réel et imaginaire. Je voulais qu'on ressente clairement un lieu d'État un peu vieux, usé, défraîchi, mais qui reste cinématographique.

J'aimais que ce couloir où trône le téléphone, seul lien avec l'extérieur, l'objet auquel littéralement on se raccroche, symbolise le tunnel dans lequel Tania se trouve.





***Tu aurais pu te mobiliser autrement auprès des sans-papiers.
Pourquoi avoir choisi d'en faire un film ?***

Quand j'ai découvert l'aile des femmes et des familles, cela a provoqué un choc chez moi : j'y ai vu des enfants dans un milieu carcéral. Je suis papa, ça m'a marqué au fer rouge. *Illégal* est une réaction épidermique : savoir qu'un centre enfermait des femmes et des enfants innocents à quelques kilomètres de chez moi m'a révolté. Je n'avais qu'un seul moyen de réagir : utiliser la puissance du cinéma et faire un film. Si *Illégal* ne change pas les choses, j'espère qu'il incitera au débat.

Tu as fait le choix d'une fiction.

J'adore le documentaire, mais je me sens plus à l'aise avec la fiction. Elle permet de travailler plus en profondeur la subjectivité des personnages, de tendre plus vers l'Universel. De plus, je voulais traiter le sujet sous la forme d'un thriller psychologique, parce que les sans-papiers vivent dans une peur permanente. Pendant la conception d'*Illégal*, j'ai beaucoup pensé au film *Midnight Express* d'Alan Parker.

Pour ne pas être manichéen ou tomber dans le film de gauchiste, je le voulais documenté, réaliste : tout ce qu'on voit dans le film s'est passé au moins une fois dans la réalité. J'ai essayé de montrer que les gardiennes et certains policiers sont, eux aussi, victimes du système.

Tu parles de thriller psychologique : cette tension est aussi due au désœuvrement dans le centre, à la lenteur des journées cassée par des accélérations inattendues.

Les détenus sont rarement prévenus à l'avance des convocations, on leur dit rarement où ils vont quand on les emmène, ils ont du mal à avoir accès à leur dossier... Je voulais que le spectateur soit dans la même précarité que Tania, dans le même arbitraire.

Le film est tourné caméra à l'épaule, très proche des visages.

Je voulais travailler la subjectivité, aller vers le sensoriel. Faire en sorte que le spectateur entre dans le film, dans le personnage. Le challenge du film était de recréer la réalité, faire croire au réel. La caméra à l'épaule amenait de l'organicité, du réel. Le corps est en vibration, le cadre bouge.

Pour ce film, je voulais utiliser essentiellement des moyennes et des longues focales pour ne jamais perdre Tania de vue, toujours rester "en intimité" avec elle. J'ai joué sur des plans larges en longue focale pour créer l'aspect documentaire, les gros plans étant là pour l'aspect subjectif. J'ai pu une fois encore bénéficier du talent de mon chef opérateur, Tommaso Fiorilli, qui s'est occupé du cadre et de la lumière.





Tu montres la violence policière de manière très crue.

Je montre aussi que tous les policiers ne sont pas des pitbulls. J'ai essayé d'être le moins manichéen possible. Eux aussi sont coincés dans ce système pervers. D'ailleurs, dans le film, j'ai tenté de montrer que leur violence provenait de la frustration, de la pénibilité de leur travail. Cela dit, je n'excuse pas les comportements barbares. Il est évident que ce qui se passe dans le film n'est pas quotidien mais les témoignages sont nombreux, trop nombreux. Des textes de loi disent explicitement : ces gens ne doivent pas avoir envie de revenir. C'est la porte ouverte à tous les excès. Que les flics puissent avoir les méthodes de coercition que je montre dans le film, des méthodes autorisées (les expulsions sont filmées), c'est donner de la poudre au canon. De plus, les policiers de transfert n'ont aucun relationnel avec les sans-papiers qu'ils doivent escorter. Ils les voient juste défiler.

Toute la force d'illégal est de ne pas être un film à thèse mais le portrait d'une mère.

Le film raconte avant tout l'histoire d'une mère séparée de son fils et qui va braver tous les dangers pour le retrouver. Il était important de garder cette ligne pure et limpide, universelle. La critique sociale devait rester « le fond de la toile ». Les premières versions du scénario étaient très dures et intégraient tous les faits terribles qu'on m'avait rapportés. Très vite, l'histoire de cette mère est devenue centrale. J'ai enlevé tout ce qui s'en éloignait. Au montage, avec Damien Keyeux, nous avons continué à élaguer. Les décors, les plans larges ont disparu pour se concentrer sur le personnage. Le film est dans sa subjectivité.

Tu ne donnes quasiment pas d'éléments sur le passé de cette femme.

C'est clairement « une mère courage ». Anne Coesens peut parler durant des heures du background du personnage, mais, dans le film, je ne voulais pas que Tania ait à "se justifier". Rien n'est plus compliqué que de se déraciner. Si elle est ici, c'est qu'elle ne pouvait pas faire autrement. Si j'avais expliqué le pourquoi du comment, j'aurais eu l'impression de jouer le jeu des autorités. Je montre Tania dans une vie presque normale, après huit ans de clandestinité. Son fils va à l'école, elle travaille. Elle ne veut qu'une seule chose : s'intégrer, vivre en paix, construire un avenir pour son fils...

Tania est russe et pas africaine ou asiatique comme dans d'autres films qui abordent la question des sans-papiers.

C'est d'abord une réalité : en Belgique, beaucoup de sans-papiers sont russophones. Je voulais un personnage qui nous ressemble au plus près pour que l'identification du spectateur soit la plus forte possible.

C'est aussi pour ces raisons que je voulais que Tania soit interprétée par une actrice belge et non pas par une vraie Russe. Je veux que le spectateur se dise que Tania, ça pourrait être lui.

C'est une femme très isolée.

Quand on vit dans un sous-monde, se faire des amis est difficile. Et puis, ça signifiait comité de soutien, manifestations, etc. Ça sortait trop du cadre de ce que je voulais faire : être avec Tania et son fils. Elle n'a pas d'homme non plus, elle ne vit qu'à travers son enfant.



Ivan, son fils, est l'homme de sa vie, en quelque sorte.

Elle se sacrifie pour l'avenir de son enfant, elle est prête à disparaître, à disloquer son identité pour ça. Tu pourras la tabasser, la torturer, ça ne changera rien. Le plus important pour Tania, c'est qu'Ivan ait un avenir. Elle est dans un cercle vicieux, elle ne pense qu'à ça. Lors de mon enquête, j'ai rencontré pas mal de mères sans-papiers, leur abnégation est à la fois magnifique et terrifiante.

Mère et fils sont dans un rapport particulier : elle le traite en enfant quand lui se voit déjà homme.

A 14 ans, Ivan est avant tout un adolescent. Il est devenu plus belge que russe. Il vit avec une mère seule et dans la peur. C'est un peu l'homme de la famille. En tout cas, il en a les velléités et ne se rend pas compte qu'il est encore un gosse. Quand sa mère est arrêtée et lui dit de fuir, ce qu'il fait, il va à l'encontre de son instinct de protection de mâle. Il se sent lâche.

Après l'arrestation, il rentre en conflit avec sa mère. Il veut être avec elle, la protéger, sans avoir du tout conscience de ce qui l'attend.

Un tiers du film est en Russe, comment avez-vous procédé ?

Anne a travaillé le Russe durant cinq mois avec deux coaches : Youlia Zimina et Larissa Cholomova. Youlia est une metteuse en scène de théâtre. Elle nous a aidés à construire un passé crédible pour le personnage de Tania. Elle m'a beaucoup aidé sur le tournage pour les scènes en Russe car, si je pouvais sentir si le ton était juste ou pas, je ne pouvais évidemment pas saisir les subtilités de la langue.

Larissa est comédienne. Avec une minutie de logopède, elle a appris à Anne la bonne prononciation, la bonne phonétique de la langue. Car, évidemment, Anne n'avait pas le temps d'apprendre le Russe, elle a appris son texte phonétiquement. Elles ont aussi travaillé ensemble l'accent russe en Français qui, au final, s'est révélé beaucoup plus compliqué que le Russe en lui-même.

Youlia et Larissa ont fait un travail remarquable. Et Anne s'est révélée une élève douée. Elle a tellement travaillé qu'elle a rajouté du russe partout, notamment dans les conversations téléphoniques qui étaient prévues en français.





Tania est un personnage dur, taiseux. Au début du film, seule la séparation d'avec son fils la rend sympathique, on n'est pas immédiatement en empathie avec elle.

Tania est «une femme de combat» ! Elle est perpétuellement en résistance. Le personnage exigeait qu'elle soit brute, sans concessions, déterminée, prête à tout, paranoïaque. Il ne fallait pas être tendre, facile d'accès. Tania n'est pas un personnage aimable d'emblée. Elle le devient à travers son combat de mère.

Jusqu'à devenir un simple matricule... Elle vit dans le mensonge en refusant de livrer son identité, plus tard en s'en inventant une.

Après cinq mois environ, on relâche les sans-papiers qui n'ont pas pu être identifiés. Si Tania, qui est fichée, donne son nom, forcément on va retrouver son fils. Et là c'est la catastrophe. Beaucoup de sans-papiers mentent sur leur passé, sur leur nom, leur nationalité, en donnant une autre qu'ils pensent plus avantageuse face aux autorités. Tania ne peut rien dire à personne, doit mentir à tout le monde sous peine d'être découverte. Elle est prise dans la spirale du mensonge. Elle en arrive à mentir à son propre fils pour le protéger. Elle est dans une logique d'animal traqué. Elle est enfermée dans son histoire, comme Aïssa et Maria avec qui elle partage une chambre. Aucune ne s'ouvre, on ne sait pas qui elles sont : ce sont des détenues qui ne communiquent pas, s'entraident au minimum. Elles sont dans la survie.

La seule fois où elle se confie, c'est à Eva, la petite fille de Maria.

C'est l'un des rares moments d'échange du film. Tania arrive à se confier à ce moment-là parce qu'elle parle à l'innocence et retrouve sa fonction maternelle.

Anne Coesens joue le rôle particulièrement difficile de Tania.

C'est un Stradivarius. Quand tu as un tel instrument, tu n'en changes pas : tu joues avec et tu ne t'en lasses pas. J'ai fait tous mes films (deux courts métrages et deux longs métrages) avec elle. Je crois savoir trouver le jeu juste mais avec Anne, je peux vraiment aller très loin. Je suis meilleur directeur d'acteur avec elle qu'avec les autres. Notre symbiose apporte beaucoup à mes films, à celui-ci en particulier.





ENTRETIEN AVEC ANNE COESENS

PROPOS RECUEILLIS PAR MATTHIEU RECARTE

***Tu tiens Illégal à bout de bras, tu es de tous les plans.
Comment as-tu construit le personnage ?***

Je prépare beaucoup en amont, je tiens des petits cahiers séquence par séquence. Ça me donne des balises, j'associe des textes, des musiques aux émotions. Pendant cinq mois, j'ai appris le Russe, créé l'historique du personnage... Mais avant même le scénario, j'avais déjà les traitements en main. J'ai vécu deux ans avec ce rôle. Je l'ai vécu comme une gestation, vivre avec l'histoire autant de temps avant le tournage m'a nourri. Je n'ai pas eu l'impression de travailler. Quand la partition est belle, c'est toujours plus facile. C'est un personnage de femme extraordinaire. En équilibre constant.

Comment éviter de tomber dans le pathos avec un tel rôle ?

Le personnage l'imposait, tout son combat l'imposait. Tania ne peut être que dans la retenue, elle ne peut pas se permettre de se laisser aller, de lâcher la pression. Elle est au-delà du pathos, de la douleur. Pour elle, c'est une question de survie.

Elle parle peu, tout passe par le corps, les regards.

Ça ne m'a pas gênée, au contraire. Quand il y a beaucoup de dialogues, je peux parfois perdre l'objectif. Ici, les émotions sont immédiates, limpides de par l'écriture...

C'est ton quatrième film avec Olivier Masset-Depasse. Vous formez un vrai couple de cinéma.

Dans tous les rôles qu'Olivier m'a offerts, il y a des défis très concrets : dans ce film, tu vas boiter, dans celui-là parler russe, dans celui-là (*Cages*), tu seras bègue. Paradoxalement, ce genre de contraintes m'aide beaucoup, elles m'empêchent de trop m'écouter, de trop réfléchir à la psychologie du personnage. De plus Olivier est très direct, simple et concret dans sa direction d'acteurs. J'aime les familles de cinéma ou de théâtre : on travaille en confiance, on peut tout essayer, prendre davantage de risques. C'est une sorte de laboratoire. C'est une liberté énorme. Après, bien sûr, on a besoin d'aller voir ailleurs pour se ressourcer, se renouveler, rencontrer d'autres gens.



Après des études au Conservatoire de Bruxelles et au Conservatoire National d'Art Dramatique de Paris, Anne Coesens travaille essentiellement au théâtre avec entre autres Philippe Adrien, Eric Vignier et Michel Didym.

Elle interprète son premier grand rôle au cinéma dans *Le secret de Virginie Wagon* et a travaillé depuis avec Joachim Lafosse, Éric Guirado, Chantal Ackerman, Taylan Barman, Ursula Meier et Olivier Masset-Depasse.

Elle a également travaillé pour la télévision, notamment dans *Reporters*, série pour Canal+ dirigée par Gilles Bannier.

FILMOGRAPHIE

- 2010 **ILLÉGAL** de Olivier Masset-Depasse
- 2008 **9MM** de Taylan Barman
- ÉLÈVE LIBRE** de Joachim Lafosse
- 664 KM** de Arnaud Bigeard (*court métrage*)
- 2007 **NI OUI NI NOM** de Delphine Noël (*court métrage*)
- 2006 **CAGES** de Olivier Masset-Depasse
- 2004 **L'ENNEMI NATUREL** de Pierre Erwan Guillaume
- DEMAIN ON DÉMÉNAGE** de Chantal Ackerman
- DANS L'OMBRE** de Olivier Masset-Depasse (*court métrage*)
- 2003 **QUAND TU DESCENDRAS DU CIEL** de Eric Guirado
- 2000 **LE SECRET** de Virginie Wagon
- CHAMBRE FROIDE** de Olivier Masset-Depasse (*court métrage*)
- 1997 **MA VIE EN ROSE** de Alain Berliner
- 1986 **LA PURITAINE** de Jacques Doillon

ANNE COESENS



Dès ses premiers courts métrages, *Chambre froide* (2000) et *Dans l'ombre* (2004), Olivier Masset-Depasse filme des personnages féminins déterminés et prêts à tout pour atteindre leurs buts. Avec ces deux films, Olivier récolte une soixantaine de prix dans les festivals du monde entier. *Cages* (2006), son premier long-métrage, qui relate une passion amoureuse destructrice, fait le tour des festivals internationaux dont Toronto et Rome et remporte un joli succès public en Belgique. *Illégal*, son deuxième long métrage, est un thriller psychologique sur fond de critique sociale.

FILMOGRAPHIE

- 2010 **ILLÉGAL**
- 2006 **CAGES**
- 2004 **DANS L'OMBRE** (*court métrage*)
- 2000 **CHAMBRE FROIDE** (*court métrage*)

OLIVIER MASSET-DEPASSE



FICHE ARTISTIQUE

Tania
Aïssa
Maria
Ivan
Lieve
Zina
Monsieur Nowak

ANNE COESENS
ESSÉ LAWSON
GABRIELA PEREZ
ALEXANDRE GONTCHAROV
CHRISTELLE CORNIL
OLGA ZHDANOVA
TOMASZ BIALKOWSKI

FICHE TECHNIQUE

Réalisation et scénario
Direction de la photo
Son

Décors
Costumes
Maquillage
Montage
Casting

Musique originale
Production
Coproduction

Une production

OLIVIER MASSET-DEPASSE
TOMMASO FIORILLI
PHILIPPE KOHN & MARC BASTIEN,
FRANÇOIS DUMONT & THOMAS GAUDER
PATRICK DECHESNE & ALAIN-PASCAL HOUSIAUX
MAGDALENA LABUZ
FABIENNE ADAM
DAMIEN KEYEUX
KADIJA LECLERE & TATIANA VIALLE,
MICHAËL BIER & KATJA WOLF
LINGO - ANDRÉ DZIEZUK & MARC MERGEN
JACQUES-HENRI & OLIVIER BRONCKART
NICOLAS STEIL & ISABELLE MADELAINE,
ANTONINO LOMBARDO & ARLETTE ZYLBERBERG
VERSUS PRODUCTION

En coproduction avec Iris Productions, Dharamsala, Prime Time, RTBF (Télévision belge). Avec l'aide du Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel de la Communauté française de Belgique Avec la participation de la Région Wallonne, du Fonds National de Soutien à la Production Audiovisuelle du Grand Duché de Luxembourg, du Fonds Audiovisuel Flamand (VAF), de Cinécinéma, de Films Distribution, de Belgacom Avec le soutien, du Tax Shelter du Gouvernement fédéral belge, d'Inver Invest, du Département Tax Shelter du Pôle Image de Liège Développé avec le soutien du Programme Media de la Communauté Européenne.